

Dinh Hong Van
Département de Langue et de Civilisation françaises
Université de Langues et d'Études Internationales de Hanoi



“La même page française ne se traduira pas de même en anglais et en bantou. La distance existant entre deux cultures laisse une empreinte inévitable sur la façon de traduire, bien plus que les rapports purement linguistiques.”

(E. Cary)

Résumé : *Les besoins de présenter la littérature vietnamienne au lectorat international nécessitent plus que jamais un gros travail de traduction. Un vrai miroir de la culture, les œuvres littéraires n’encouragent pas toujours les traducteurs. Ces derniers sont souvent confrontés à une question comment transférer les facteurs culturels abondants de ces chefs-d’œuvre ? Reposant sur un principe essentiel : la traduction n’est pas un simple travail sur les mots, mais c’est plutôt un travail sur le message, sur le sens, la Théorie interprétative, ou Théorie du sens pourra fournir des éléments de réponse à cette question.*

En effet, pour Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer, auteurs de cette théorie, la traduction consiste à déverbaliser, après avoir compris, puis de reformuler ou réexprimer un message. Pour ce faire, le traducteur doit disposer d’un certain nombre d’outils: une bonne connaissance de la langue du texte, la compréhension du sujet, la bonne maîtrise de la langue de rédaction, mais aussi une méthode judicieuse, des réflexes adéquats, qui vont lui permettre de saisir pleinement le message de l’écrivain véhiculé par le texte, ce qui aboutira une bonne traduction par la recherche d’équivalences, sans se laisser enfermer dans les simples correspondances.

Mots-clés : *Théorie du sens, signification, compréhension, déverbalisation, réexpression, effet de synecdoque, intraduisibilité, fidélité.*

Summary: *At present, the need for introducing Vietnamese Literature to foreign readers requires tremendous effort from translation professionals. However, a piece of literary works, which is condensed with a nation’s cultural identity, is not at all times attractive to the translators. The translators then often have to question themselves about how to transfer the richness of cultural features shown in literary works. Based on a fundamental principle which stresses that translation is not merely done at word level, but at the message level as well, the translation theory, therefore, has partly responded to the above-mentioned question.*

According to Danica Seleskovitch and de Marianne Lederer, the co-authors of the given theory, translation is the phi lời hóa process which interprets the content of the original message through comprehending it without being in form of words (comprehending-interpreting in no-word form-reexpressing). Accordingly, the translator is expected to equip himself with some basic tools namely mastering the works' language, understanding the topic properly, being able to choose the most appropriate language, methods of translation and reactions in the translation process so as to comprehend correctly the message that the writer wishes to send to the readers via his works. As such, the translated version would be more accreditable since the translator has based himself on the discourse equivalents, not merely the linguistic equivalents/correspondents.

Keyword: *Theory of meaning, meaning, understanding, deverbalisation, re-expression, the effect of synecdoche, translatability, fidelity*

Introduction

Au Vietnam, depuis l'ouverture du pays sur le reste du monde, les besoins de la traduction ne cessent de s'accroître au fur et à mesure de l'intensification des échanges internationaux. Or peu de théoriciens vietnamiens ont abordé les questions théoriques de la traduction alors que les études en traductologie se multiplient de par le monde. Dans les écoles, ce sont pour la plupart du temps les linguistes qui dispensent des cours de traduction basés en général sur des théories plutôt linguistiques. Par conséquent, de nombreux lecteurs vietnamiens se plaignent de la qualité médiocre des traductions. On déplore que le nombre de mauvaises traductions augmente au fil du temps tout en étant conscient qu'une mauvaise traduction risque d'appauvrir la langue d'arrivée au lieu de l'enrichir.

Cette qualité mauvaise de traduction s'explique par diverses raisons, l'une d'elles résultant des difficultés posées par la distance entre la culture dans laquelle le texte original a été rédigé et celle dans laquelle il est traduit. Toutefois, c'est souvent la seule compétence linguistique du traducteur qui a été prise en compte. En effet, dans la plupart des ouvrages portant sur la traduction, ce sont les problèmes linguistiques qui l'emportent tandis que l'aspect culturel en est presque absent. Au cours de ces derniers temps, les traductologues s'intéressent de plus en plus aux problèmes dits "culturels", ce qui a été bien souligné par M. Lederer: "*Parmi les difficultés de la traduction les plus souvent mentionnées, on trouve les problèmes dits culturels. Les objets ou les notions appartenant exclusivement à une culture donnée ne possèdent pas de correspondances lexicales dans la civilisation d'accueil et si on arrive à les exprimer néanmoins, on ne peut compter sur le lecteur de la traduction pour connaître avec précision la nature de ces objets et de ces notions; les habitudes vestimentaires ou alimentaires, les coutumes religieuses et traditionnelles mentionnées par l'original ne sont pas évidentes pour le lecteur de la traduction. Il ne s'agit pas seulement de savoir quel mot placer dans la langue d'arrivée en correspondance à celui de la langue de départ, mais aussi et surtout de savoir comment faire passer au maximum le monde implicite que recouvre le langage de l'autre.*" (Lederer, 1994 : 122) Les traducteurs sont de plus en plus conscients des difficultés d'ordre culturel. Mais

le résultat de beaucoup de traductions montre que des réponses satisfaisantes à la question “Comment traduire la culture?” se font toujours attendre. En effet, la part accordée à la traduction de la culture est très inégale dans les œuvres qui traitent de la théorie de la traduction. A notre connaissance, à l’exception de *Traduction et culture* de J.-L. Cordonnier, dont la vraie visée se limite à retracer “l’origine moderne et classique de la pratique annexionniste” (Cordonnier, 1995 : 17), il y a peu d’ouvrages entièrement consacrés à la problématique. Les considérations sur les problèmes que pose la culture sont fréquentes, mais elles ont pour caractéristiques principales d’être ponctuelles et éclatées sous forme de références disséminées.

Or, de même que l’écart linguistique, l’écart culturel est inhérent au processus de traduction: c’est à la fois la raison d’être de la traduction et la source des difficultés qu’elle comporte. Ceci dit, traduire la culture n’est pas facile mais cet exercice, est-il impossible? Si ce n’est pas le cas, que faudrait-il faire pour surmonter les difficultés d’ordre culturel dans la traduction?

Des éléments de réponses à ces questions pourront se trouver dans la Théorie du sens qui s’attache à montrer que d’une part, tout énoncé mobilise aussi bien chez le locuteur que chez l’interlocuteur une double connaissance, linguistique et cognitive, et d’autre part, traduire, c’est restituer dans une autre langue le sens partiellement explicité dans le texte. Ces réponses seront étayées d’exemples tirés des deux traductions en vietnamien de “La Peau de chagrin” de Honoré de Balzac: la première a été faite en 1928, par NGUYEN Van Vinh; la deuxième en 1973, par TRONG Duc et rééditée en 1994 et 2000.

1. La Théorie du sens

Théorie du sens ou la Théorie interprétative de la traduction, que l’on appelle aussi parfois Théorie de l’École de Paris, repose sur un principe essentiel: la traduction n’est pas un travail sur la langue, sur les mots, c’est un travail sur le message, sur le sens. L’opération traduisante compose toujours de deux étapes: COMPRENDRE et DIRE. Il s’agit de déverbaliser, c’est-à-dire de rechercher le sens, puis de ré-exprimer. Le grand mérite de Danica Seleskovitch et de Marianne Lederer, les deux auteurs de cette théorie, est d’avoir démontré l’importance et le caractère naturel de ce processus dans lequel, le traducteur doit disposer d’un certain savoir: la connaissance de la langue du texte, la compréhension du sujet, la maîtrise de la langue de rédaction, mais aussi une méthode, des réflexes bien éduqués, qui vont lui permettre d’adopter à l’égard du texte l’attitude qui aboutira au meilleur résultat par la recherche d’équivalences, sans se laisser enfermer dans les simples correspondances. Voyons maintenant comment la Théorie du sens permet d’éviter les écueils de la traduction.

2. Les notions de signification et de sens

Aujourd’hui, tous les traducteurs sont d’accord pour dire que ce qui compte le plus dans la traduction c’est le sens. Mais beaucoup ne font pas de distinction entre sens et signification. Pour eux, il semble que tout est sens : sens des mots, sens des phrases, sens du texte. Dans son livre “*Les problèmes théoriques de la traduction*”

(1963), Georges Mounin a montré jusqu'à quel point les langues peuvent poser des obstacles à la traduction. Passant en revue les écrits de nombreux linguistes, il examine la notion de sens, sans pour autant établir de différence très nette entre d'une part le sens d'un message ou d'un acte de "parole" et, d'autre part, le sens hors contexte, au niveau de la "langue", que nous préférons appeler comme les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction: "signification". NGUYEN Van Dan est un des rares traducteurs vietnamiens qui ont parlé de traduction. Il n'a pas tort dire: "*Un mot isolé a plusieurs sens.*" (Nguyễn Văn Dân, 2000). Mais en parlant ainsi, il ne distingue pas "sens" de "signification". Certes, en français, "signification" et "sens" sont synonymes. Mais en l'absence d'une distinction entre ces deux notions, les traducteurs tombent parfois dans les pièges de la traduction mot à mot. Il est donc important pour les traducteurs de faire une distinction entre la signification, la signification actualisée et le sens des unités linguistiques pour ne pas trahir l'auteur de l'original en cherchant à être fidèle à la forme linguistique du texte à traduire.

Hors de tout contexte, les mots ont un caractère ouvert: chacun d'entre eux renvoie à un concept ou à une liste de concepts, c'est sa signification ou ses significations potentielles. Dans un texte ou un discours, une de ses significations s'actualise et elle est interprétée par le récepteur pour construire du sens. M. Lederer précise: "*'Signification' s'applique à des mots et à des phrases isolées. La signification des phrases résulte des significations lexicales et grammaticales. Les significations lexicales sont décrites dans les dictionnaires. Elles relèvent de la langue et représentent un 'pouvoir signifier' non actualisé. Dans les phrases, elles sont déterminées par le contexte verbal autant que par leur signification initiale au plan de la langue; dans le discours, elles le sont en outre par le domaine cognitif et par la particularité d'emploi d'un auteur. Les significations pertinentes des mots sont le produit de ces déterminations. Seules les significations pertinentes participent à la formation du sens*" (Lederer, 1994 : 216).

La signification actualisée fait partie des éléments linguistiques qui interviennent dans la construction du sens mais il ne faut pas la confondre avec celui-ci, qui est le produit de la fusion des significations linguistiques et des compléments cognitifs pertinents d'un segment de texte ou de discours. Pour D. Seleskovitch, "*Le sens c'est l'idée ou si l'on préfère le vouloir dire du locuteur, et chez l'auditeur, le compris.*" (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 256.) Alors que "*les significations relèvent du dictionnaire [...]*" (Seleskovitch, 1975 : 12), le sens ne peut apparaître que dans les réalisations discursives de la langue à partir de l'actualisation de significations, il "*se construit au fur et à mesure que se déroule la chaîne parlée; si on fige brusquement le tout pour en découper un segment au hasard, on peut certes extraire un passage et en analyser la correction, il sera impossible d'en extraire en même temps le sens qui restera pris dans la masse du texte.*" (Lederer in D. Seleskovitch et M. Lederer, 1984 : 19).

Selon les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction, le sens est un état de conscience. Son caractère non verbal a été souligné par D. Seleskovitch dans son ouvrage *Langage, langue et mémoire* :

"[...] l'assimilation du sens se fait alors en dehors de toute référence à la forme [...]" (p. 5)

“Le sens que l’interprète retient [...] est un sens non verbal.” (p. 16)
 “[...] la rétention du sens, accompagnée d’un rejet des mots [...]” (p. 75)

Cette remarque revêt une importance particulière. En effet, elle permet de justifier l’existence de la phase de déverbalisation (nous y reviendrons plus tard), d’affirmer que si le sens est l’objet de l’opération traduisante, la langue qui le véhicule ne l’est pas et, par conséquent, le traducteur ne doit pas être collé au mot de l’original.

Afin d’illustrer l’intérêt que représente la distinction entre la signification et le sens, prenons quelques exemples de notre corpus. Un mot tel que “femme” ; on pourra facilement trouver dans un dictionnaire ses différentes significations: 1) être humain adulte du sexe féminin, 2) épouse (Le Petit Robert 2000). La comparaison des langues met immédiatement en évidence les différentes significations qu’un mot possède, car dans une autre langue, il est très probable qu’on emploiera un mot différent pour l’une ou l’autre de ces significations. Ainsi, pour “femme”, on aura en vietnamien “phụ nữ, vợ” (Dictionnaire français-vietnamien, 1981) respectivement pour les deux significations françaises susmentionnées. Dans la phrase “Trois vieillards à têtes chauves étaient nonchalamment assis autour du tapis vert; leurs visages de plâtre, impassibles comme ceux des diplomates, révélaient des âmes blasées, des cœurs qui depuis longtemps avaient désappris de palpiter, même en risquant les biens paraphernaux d’une femme.” (Balzac:60), les autres significations du mot disparaissent pour ne laisser que la signification actualisée (leur épouse) exigée par ce contexte. TRONG Duc a traduit cette phrase en écrivant : “Ngay cả khi đem tổ tài sản riêng của một phụ nữ.” (TRONG Duc:20)/traduction linguistique: “même quand porter au risque les biens privés d’une femme”/. Le traducteur a pris dans le dictionnaire le mot correspondant à la première signification du mot “femme”. Par conséquent, un lecteur de la traduction risque de se poser la question “Quelles sont les relations entre ces trois vieillards et cette femme?”. A notre avis, le traducteur a été trop lié par le mot, il a fait une traduction mot à mot. Certes, au niveau de la langue, “une femme” signifierait “une femme indéterminée”. Mais nos connaissances générales nous permettent de voir que l’on ne peut pas engager les biens de n’importe quelle femme, à la limite, on pourrait le faire avec les biens de son épouse. Selon nous, dans cet exemple, c’est une petite différence entre les significations, la signification actualisée et le sens du mot “femme” qui a induit le traducteur en erreur : une épouse doit être une femme et en français quotidien le mot “femme” a normalement les deux significations susmentionnées, c’est pourquoi, le traducteur a été attiré par la première signification du mot “femme”, il est resté ainsi au niveau de la langue, plus précisément au niveau lexical de ce mot, il n’a pas touché au sens.

Voici un autre exemple dans lequel une grande différence entre les significations, la signification actualisée et le sens a permis au traducteur de surmonter les écueils du mot à mot. En regardant Raphaël quitter la table de jeu après avoir perdu sa dernière pièce d’or, un des joueurs dit: “C’est un cerveau brûlé qui va se jeter à l’eau, [...]” (Balzac:63). Cette phrase a été traduite par: “Đó là một thằng ngớ-dại, sắp đi nhảy xuống sông.” (NGUYEN Van Vinh:26)/traduction linguistique: C’est un fou, il va sauter dans le fleuve./ et “Thằng cha đó cuồng, hẳn sẽ nhảy xuống sông cho mà xem, [...]” (TRONG Duc:24)/traduction linguistique: Ce type est

fou, il va sauter dans le fleuve, on va voir. /. On voit que les traducteurs n'ont pas traduit les premières significations du mot "cerveau" par leurs correspondances vietnamiennes. Et un lecteur vietnamien comprend parfaitement le message. Ce résultat satisfaisant s'expliquerait par le fait qu'en vietnamien, "bộ óc", la correspondance de "cerveau", désigne rarement un être humain, d'autant plus que "Bộ óc này sẽ nhảy xuống sông." / (traduction linguistique: *Ce cerveau va sauter dans le fleuve. /* ne se dit pas en vietnamien. Dans ce cas, les traducteurs ont dû s'appuyer sur le contexte verbal et la situation pour saisir le sens. Et une fois le sens saisi, ils l'ont restitué en vietnamien par les moyens tout à fait vietnamiens. Ainsi, on voit que le sens est imprévisible et fonction de plusieurs paramètres dont le contexte. Par conséquent, ce phénomène nous amènerait à dire que le sens serait infini et que c'est le sens qui apporterait des significations nouvelles aux unités linguistiques. En effet, pour J.-P. Sartre, "[Ainsi] dès le départ, le sens n'est plus contenu dans les mots puisque c'est lui, au contraire, qui permet de comprendre la signification de chacun d'eux; et l'objet littéraire quoiqu'il se réalise à travers le langage, n'est jamais donné dans le langage; [...] aussi les cent mille mots alignés dans un livre peuvent être lus un à un sans que le sens de l'œuvre en jaillisse; le sens n'est pas la somme des mots, il en est la totalité organique." (Sartre, 1985 : 50)

Le sens n'est donc pas à confondre avec la signification des mots d'une langue; il naît dans une situation d'interlocution ou de communication où s'unissent le savoir linguistique et le savoir extralinguistique (composé de connaissances relatives à cette situation et de connaissances générales) pour permettre la compréhension. A notre avis, cette opposition est d'une importance capitale dans le processus de compréhension en général et dans la pratique de la traduction en particulier car en réalité, on peut "comprendre" tous les mots d'un message sans comprendre son sens et inversement, comprendre un message sans en avoir compris tous les mots; dans le premier cas, on comprend les significations des mots alors que dans le second les connaissances extralinguistiques ont permis l'anticipation du sens. C'est dans son intérêt que le traducteur doit distinguer le sens, objet de son activité de la signification décrite dans les dictionnaires; il doit garder toujours à l'esprit que, isolé de tout contexte, un mot ou même une phrase n'a que des virtualités de sens.

3. Le processus de la traduction

Dans le passé, les études sur la traduction se sont bornées à comparer le texte d'arrivée au texte original, ou la langue d'arrivée à la langue de départ. En revanche, les études modernes font très souvent appel à d'autres disciplines, mais elles oublient parfois d'examiner concrètement l'opération traduisante elle-même. Un des points forts de la théorie interprétative de la traduction c'est qu'elle dissèque le processus de la traduction en différentes phases (la compréhension, la déverbalisation et la réexpression), et rendant ainsi la traduction tout à fait opérationnelle. La "décortication" du processus de traduction met en évidence les caractéristiques propres à cette opération: acte langagier, de communication, opération d'intelligence, faite toujours par l'homme et pour l'homme, c'est pourquoi elle permet au traducteur de mieux comprendre le mécanisme de l'opération traduisante et, par conséquent, d'être

lucide dans la recherche des solutions pour transmettre les facteurs culturels dans la langue d'arrivée.

3.1 La compréhension

Bien que la compréhension ne soit pas un problème spécifique de la traduction puisqu'elle fait partie de tout acte de communication, nous allons nous arrêter un moment sur cette phase dont dépend le résultat de l'opération traduisante. En effet, dès la première publication, *L'interprète dans les conférences internationales*, en 1968, D. Seleskovitch accorde une importance capitale au processus de compréhension. Elle a étudié la compréhension chez l'interprète, mais nous pensons que ses conclusions sont valables aussi pour la traduction. Commençons par examiner sur le plan théorique ce qu'est la compréhension du langage et en quoi la Théorie interprétative de la traduction éclaire cette notion. En essayant d'aller du général au particulier, nous étudierons ensuite, à la lumière de cette théorie, les problèmes posés par la compréhension des faits culturels contenus dans "La Peau de chagrin".

Commençons par répondre à la question "*Qu'est-ce que la compréhension?*". Dans Le Robert, Dictionnaire de la langue française 1986, on peut lire:

- *Compréhension* : ♦ *Faculté de comprendre, d'embrasser par la pensée.*
- *Comprendre* * II (v. 1200, rare avant le XV^{ème}, sujet n. de personne). *Appréhender par la connaissance, être capable de faire correspondre à (qqch.) une idée claire.*
 - ♦ 1- *Donner à (qqch.) un sens clair.*

Avec cette définition très concise, on ne sait pas comment faire pour avoir "*une idée claire*" ou "*un sens clair*" et pour "*faire correspondre*" une idée claire à quelque chose. Pour M. Lederer, "*Comprendre un texte c'est faire appel à une compétence linguistique et, simultanément, à un savoir encyclopédique.*" (Lederer, 1994 : 32). L'intérêt de la définition faite par les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction est de souligner l'importance du "*savoir encyclopédique*" dans la compréhension. Ainsi, de notre côté, nous acceptons la définition de "compréhension" telle qu'elle est donnée dans Le Robert. Quant à "comprendre", d'un point de vue de traducteur, nous proposons de fusionner sa définition donnée dans Le Robert avec celle faite par M. Lederer. Aussi peut-on dire: "*comprendre un texte c'est mobiliser à la fois une compétence linguistique et un savoir encyclopédique afin de faire correspondre à quelque chose le contenu véhiculé par le texte lui-même.*"

La compréhension d'un texte est un processus dynamique et intuitif. On l'apprend sous la plume de D. Seleskovitch quand elle décrit la compréhension du langage parlé: "*La compréhension du discours ne suit ni l'organisation verticale ni la stricte linéarité des structures de la langue; elle ne procède pas d'abord à une discrimination phonémique, puis à l'identification des mots, suivie de la levée de leur ambiguïté, puis de la saisie de la signification syntaxique de la phrase, de la levée de l'ambiguïté de cette dernière ... La compréhension du discours se construit cybernétiquement en des allers et retours constants entre des perceptions partielles et des associations cognitives qui se produisent*

en de brusques synthèses” (Seleskovitch, 1981 : 12). Pour cet auteur, toute compréhension d’un sens, que ce soit par un interprète, un traducteur, ou un simple lecteur repose sur une “interprétation”: celle-ci correspond au traitement des données linguistiques par les compléments cognitifs (nous y reviendrons plus en détail dans les paragraphes suivants). Tel est le sens de la phrase suivante: *“Le postulat sur lequel sont fondées nos recherches est le suivant : l’information fournie par le dire est nécessairement interprétée par celui à qui s’adresse le discours, qui en est ainsi en toutes circonstances l’exégète. Ce postulat, qui sous-tend la théorie de l’interprétation, est aussi celui qu’il convient de mettre à la base de toute théorie de la traduction et de toute théorie du discours.”* (Seleskovitch in D. Seleskovitch et M. Lederer, 1984 : 74)

La compréhension joue un rôle important dans le processus de la traduction car c’est le point de départ de ce processus. En effet, le traducteur est avant tout un lecteur, c’est-à-dire il doit comprendre le texte. Mais c’est un lecteur particulier car il doit comprendre un texte qui lui est parfois imposé pour le faire comprendre à d’autres gens qui n’ont pas d’accès direct au texte original. Pour traduire un texte, la première condition à remplir est évidemment, de bien comprendre ce texte. Il est important de ne pas perdre de vue le but principal de la traduction, ainsi défini par J.P. Vinay et J. Darbelnet: *“En dehors de l’école, la traduction a pour but de faire connaître à d’autres ce qui a été dit ou écrit dans la langue étrangère. Celui qui traduit ne traduit pas alors pour comprendre mais pour faire comprendre. Il a compris avant de traduire.”* (Vinay et Darbelnet, 1977 : 24)

Comme nous l’avons vu ci-dessus, les seuls éléments linguistiques ne suffisent pas pour permettre au lecteur d’accéder au sens véhiculé par le texte. L’accomplissement de la compréhension nécessite le recours à toute une série d’instruments que les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction classent en deux grands groupes: les connaissances linguistiques et les connaissances extralinguistiques. En effet, dès 1975, D. Seleskovitch souligne *“[...] le sens transmis par la parole n’est pas fonction uniquement du code utilisé (la langue), ni du seul vouloir dire de l’orateur, mais fonction aussi des connaissances préengrammées chez l’auditeur et, par conséquent, de son “interprétation” de la parole entendue.”* (Seleskovitch, 1975 : 79), mettant ainsi l’accent sur le rôle des connaissances extralinguistiques dans la constitution du sens. Ceci est valable aussi bien pour des textes pragmatiques que des textes littéraires. En effet, selon F. Israël, *“Pour donner vie aux signes couchés sur le papier, il importe non seulement de repérer les éléments pertinents mais aussi de les interpréter, comme c’est le cas dans le texte pragmatique, à la lumière d’un bagage cognitif préexistant.”* (Israël, 1990 : 33). De son côté, C. Laplace affirme: *“La compréhension du sens par l’auditeur dépend même très largement de la présence ou de l’absence de ces engrammes non verbaux. Si celui-ci ne dispose pas des connaissances nécessaires, il ne pourra pas appréhender le vouloir dire de l’orateur et ne dépassera pas le stade de l’appréhension des significations linguistiques.”* (Laplace, 1995 : 211).

L’intérêt du modèle interprétatif, conçu à l’origine par deux praticiens-théoriciens de l’ESIT, D. Seleskovitch et M. Lederer, et repris ensuite par leurs disciples, est

de montrer que le processus de la traduction est une opération beaucoup plus complexe qu'un simple transfert de valeurs linguistiques et doit être considéré avant tout comme un acte de communication dont le texte est l'enjeu. "[...] le texte ne doit pas être envisagé dans sa seule matérialité, comme un simple fait de parole, mais dans sa relation avec tous les autres éléments extralinguistiques qui contribuent à lui donner un sens, c'est-à-dire comme un fait de discours intégré à une situation concrète de communication qui seule permet de l'appréhender. En effet, les mots ne disent pas tout et ne nous livrent au mieux que les significations consignées dans les dictionnaires et, le plus souvent, c'est la prise en considération du contexte et des circonstances de l'énonciation qui permet de déterminer leur pertinence et de leur assigner une valeur spécifique." (Israël, 1997 : 35). Ceci est d'autant plus vrai quand il s'agit du transfert du culturel. Prenons un exemple dans la traduction de "La Peau de chagrin". Dans la phrase: "Il marcha d'un pas mélancolique le long des magasins, en examinant sans beaucoup d'intérêt les échantillons de marchandises. Quand les boutiques lui manquèrent, il étudia le Louvre, *l'Institut*, les tours de Notre-Dame, celles du Palais, le Pont des Arts." (Balzac:67), TRONG Duc a traduit " *l'Institut* " par "Học viện" (TRONG Duc:29)/ traduction linguistique: *institut*/. Or, en vietnamien, "Học viện" tout seul ne dit pas grand chose; ce mot s'emploie souvent avec un complément comme "Học viện quan hệ quốc tế"/traduction linguistique: *Institut des relations internationales*/. D'autant plus que pour les Français que j'ai pu consulter, dans le contexte du roman, "*l'Institut*" désigne l'actuelle Académie Française. Une mobilisation des connaissances encyclopédiques du traducteur aurait pu permettre au lecteur de la traduction d'accéder à cette référence culturelle française.

Pour bien comprendre, il est donc important que le traducteur dispose de solides connaissances de langue, et qu'il tienne compte des différents éléments intervenant dans le processus de compréhension, c'est-à-dire tous les éléments de connaissance grâce auxquels pourra se produire l'alchimie du sens à partir des données linguistiques.

La formulation linguistique a été pendant longtemps le seul élément qui ait attiré l'attention des praticiens et des théoriciens de la traduction. Les tenants de la Théorie interprétative de la traduction ne nient pas non plus l'importance des connaissances linguistiques dans le processus de la traduction. Pour eux, "*Seule une excellente connaissance de la langue originale donne directement accès au sens; seule une excellente maîtrise de la langue d'arrivée permet la réexpression adéquate de ce sens.*" (Lederer, 1994 : 34). Mais, du point de vue méthodologique, "*Pour étudier le processus de la traduction sur le plan théorique, il est important d'écarter les problèmes d'ordre linguistique et de postuler une connaissance des deux langues telle que la traduction n'accuse pas d'erreurs sur ce plan.*" (Lederer, 1994 : 33). Aussi préférons-nous mettre l'accent sur les compléments cognitifs.

Les compléments cognitifs sont des "*éléments pertinents, notionnels et émotionnels, du bagage cognitif et du contexte cognitif qui s'associent aux significations linguistiques des discours et des textes pour constituer le sens. Ils sont aussi indispensables à l'interprétation de la chaîne sonore ou graphique que la connaissance linguistique.*" (Lederer, 1994 : 212). Dans la terminologie

des auteurs de la Théorie interprétative de la traduction, le “bagage cognitif” est l’ensemble du savoir notionnel et émotionnel d’un individu, alors que le “contexte cognitif” est formé des informations reçues dès que le discours ou la lecture du texte a commencé. S’accroissant au fur et mesure que le discours avance, le contexte cognitif s’ajoute au bagage cognitif et contribue à donner son univocité à l’information véhiculée par une phrase ou par un mot. Ce contexte cognitif ne doit pas être confondu avec le “contexte verbal”. Le contexte verbal est formé par les mots et les phrases qui entourent le mot ou la phrase en question. Dans chaque ensemble, chacun des mots est en même temps élément constitutif et contexte pour les autres. En effet, “dans la communication, le sens se dégage de l’enchaînement des mots et des phrases, chacun et chacune ajoutant son apport aux autres mais bénéficiant aussi du leur.” (Lederer in D. Seleskovitch et M. Lederer, 1984 : 19). L’importance du contexte verbal réside dans le fait qu’il contribue à donner leur univocité aux mots. Soit par exemple le passage suivant de “La Peau de chagrin”:

“En s’élançant de la porte du magasin sur la chaussée il [Raphaël] heurta trois jeunes gens qui se tenaient bras dessus bras dessous.

“Animal!

- Imbécile!”

Telles furent les gracieuses interpellations qu’ils échangèrent.

“Eh! c’est Raphaël.

- Ah! bien, nous te cherchions.

- Quoi! C’est vous?”

Ces trois phrases amicales succédèrent à l’injure aussitôt que la clarté d’un réverbère balancé par le vent frappa les visages de ce groupe étonné.”

(Balzac:89)

Une simple analyse des tours de parole dans cette conversation montre que c’est Raphaël qui a dit la phrase “*Quoi! c’est vous?”*. Et dans ce cas, le “VOUS” doit désigner les trois jeunes gens, c’est-à-dire il s’agit d’un “VOUS” pluriel. Or, TRONG Duc a traduit cette phrase par “Sao! Cậu đấy à?”/traduction linguistique: *Quoi! C’est toi?!*. Un lecteur vietnamien risque de comprendre que Raphaël ne s’adresse qu’à un seul de ces trois jeunes. Une meilleure tenue compte du contexte verbal aurait pu permettre d’éviter cette erreur.

L’appréhension du sens nécessite également des connaissances sur la situation de communication, c’est-à-dire le cadre dans lequel est émis le discours et le contexte général socio-historique de la réalité culturelle évoquée dans le texte. La situation de communication englobe tous les éléments de la situation dans laquelle l’acte de parole se produit : l’auteur, ses premiers lecteurs, l’endroit, les objets, les personnes ... Si la situation est pertinente, elle permet d’approcher le compris du lecteur du vouloir dire de l’auteur. L’intérêt que représente la situation est traduit parfois dans la préface de l’œuvre par la présence de la présentation de l’auteur, et du contexte dans lequel il a écrit son roman. Le contexte général socio-historique est l’ensemble d’évènements, codes, rapports sociaux, etc., dans lequel apparaît la réalité culturelle évoquée par le texte. “La Peau de chagrin” s’adresse avant tout aux lecteurs français des années 1830. La lecture de ce roman nécessite naturellement des connaissances sur le contexte socio-historique de cette époque.

La mobilisation de toutes ces connaissances extralinguistiques est indispensable pour la compréhension car les mots n'expriment qu'en partie le sens que la traduction doit faire passer. Le recours à des connaissances extralinguistiques nécessite parfois que le traducteur procède à une recherche documentaire très poussée. En effet, la compréhension d'un texte non-contemporain, dans le domaine du savoir scientifique par exemple, requiert l'apprentissage de faits relatifs au sujet dont on parle dans le texte, faits que le lecteur peut découvrir en consultant des ouvrages de référence ou des traités. La compréhension d'un texte littéraire nécessite également l'acquisition de connaissances, mais celles-ci ne peuvent souvent pas se limiter à un seul domaine, et doivent recouvrir les divers domaines représentés directement ou indirectement dans l'œuvre à traduire. La compréhension de "La Peau de chagrin" de Balzac, dont le but a été de mettre en scène toute la société française de son temps, fait appel à un savoir suffisamment large pour embrasser les nombreuses sphères d'activité de ses personnages ainsi que les causes et conséquences de leurs actions. Mais malgré les nombreuses difficultés que le traducteur rencontre dans son effort de compréhension du texte original, il a l'avantage actuellement de n'être pas seul, de ne pas en être réduit à ses seules lumières pour résoudre ces difficultés. Il peut s'appuyer sur quantité d'ouvrages de valeur, il doit s'insérer dans l'immense communauté des chercheurs qui assurent des bases solides à l'interprétation des textes particuliers. D'autre part, le génie de Balzac a été de peindre un tableau complet où figurent tous les détails nécessaires pour permettre au lecteur de pénétrer toutes les couches de la société parisienne et française du dix-neuvième siècle. C'est donc un exemple où l'œuvre elle-même fournit assez de renseignements pour rendre transparent ce qui s'y passe, et c'est au traducteur d'exploiter cette source précieuse de renseignements pour comprendre "La Peau de chagrin" puis le faire comprendre à ceux qui ne peuvent pas lire cette œuvre dans la langue originale.

Pour terminer cette partie, nous pouvons dire que c'est en traduisant que l'on peut analyser la complexité de l'activité de compréhension, car confronté à un texte, le traducteur doit tout comprendre. Bien comprendre le processus de compréhension permet au traducteur de surmonter de nombreuses difficultés de son activité. Mais il est à noter que la compréhension n'est pas quelque chose d'exclusif à la traduction: c'est une phase de tout acte de communication. Ainsi, on peut dire que la compréhension proprement dite ne relève pas uniquement de la théorie de la traduction. Alors que la déverbalisation et la réexpression posent vraiment des problèmes théoriques de la traduction.

3.2. La déverbalisation

Suite à leur expérience de l'interprétation simultanée, D. Seleskovitch et M. Lederer ont signalé l'existence d'un élément important dans la compréhension: une pensée détachée du linguistique qu'elles appellent dans leurs ouvrages la *déverbalisation*. Ce phénomène peut être vérifié dans la communication courante: nous oublions vite les mots utilisés par le locuteur, mais nous gardons en mémoire ce que nous avons compris grâce à notre savoir linguistique et extra-linguistique. Ceci se vérifie dans la communication courante: si quelqu'un nous raconte une histoire, ou une blague, nous en gardons un souvenir cognitif et les mots avec

lesquels elle a été racontée disparaissent; la preuve en est que, dans la grande majorité des cas, nous la raconterons en employant d'autres mots.

Dans son ouvrage *Langage, langues et mémoires. Etude de la prise de notes en consécutive (1975)*, en comparant les notes de l'interprète avec le discours original, D. Seleskovitch montre qu'il s'est produit une démarche mentale beaucoup plus complexe qu'une simple transcription graphique des mots entendus, car il s'est produit une dissociation des mots et de ce qu'ils transmettent; les notes de l'interprète ont un caractère "idéique" (à l'exception des "notes verbales" qui retiennent les chiffres, les dates, les appellations ...). En analysant la reformulation de l'interprète, elle montre que celle-ci se produit en fonction du compris et non des mots prononcés.

L'interprétation simultanée met très nettement en évidence la déverbalisation qui se produit au dernier stade de la compréhension. Il est évident qu'à la vitesse à laquelle s'effectue l'interprétation simultanée (environ 150 mots par minute), ce n'est pas une analyse des structures linguistiques ou une mémorisation des mots qui permet la traduction effectuée par l'interprète; celui-ci passe forcément par une étape mentale non verbale. Les mots de l'orateur disparaissent très rapidement du cerveau de l'interprète, mais ce qui lui reste, c'est son compris, qui doit immédiatement trouver son expression dans l'autre langue.

La déverbalisation du sens s'explique par le fait que le sens est un souvenir mental, non-verbal comme nous avons vu plus haut. A l'oral, en raison de l'évanescence réelle des mots, la déverbalisation se produit habituellement au moment de la réception du discours. Ce processus se produit aussi à l'écrit, mais il est alors peut-être plus difficile à cerner en raison de la fixation des signifiants; toutefois cette fixation n'existe que sur le papier, car lorsqu'on lit de façon continue, l'évanescence des mots se produit aussi. A l'écrit, la déverbalisation peut avoir lieu à différents moments puisqu'on peut relire, revenir en arrière ... Cela peut varier selon les lecteurs. C'est grâce à la déverbalisation que les traducteurs de notre corpus ont pu éviter le piège du mot à mot lorsqu'ils ont à traduire le syntagme "*un cerveau brûlé*" que nous avons vu plus haut (cf. 2. *Les notions de signification et de sens*). En effet, ils ont dissocié le sens de la forme, ce qui leur a permis de saisir le sens et de trouver librement un moyen d'expression adéquat dans la langue d'arrivée.

La phase de déverbalisation dans la compréhension est une des idées centrales de la théorie de l'ESIT. D Seleskovitch en montre l'importance dans le fonctionnement même du langage : "*On peut dire que chaque acte de compréhension est une prise de conscience qui persiste, dissociée des stimulations qui l'ont provoquée. La dissociation de la forme et du sens est à nos yeux le mécanisme essentiel du langage, présent en toutes circonstances dans la communication: les formes s'estompent et disparaissent, tandis que les contenus éveillés par le signal s'associent à des souvenirs antérieurs, constituant d'innombrables méta-circuits de durée variable, dont certains s'intègrent dans le bagage cognitif et deviennent une parcelle du savoir de l'individu.*" (Seleskovitch, 1981 : 15). L'existence de cette phase de déverbalisation confirme la nécessité de la

dissociation effectuée entre la forme linguistique et le sens, dont l'importance est fondamentale dans la théorie de la traduction: elle explique que le sens résulte du processus interprétatif opéré par l'individu et que le passage d'un message d'une langue à l'autre langue s'effectue par ce sens non-verbal et non par des mots. La déverbalisation permet ensuite l'expression de ce contenu inédit dans une autre langue d'une manière spontanée et naturelle. Ainsi, le traducteur ne doit pas être obsédé par la forme linguistique du texte original car, répétons-le, l'objet de son activité de traduction est le sens; or, “[J'affirme, quant à moi, que] *le sens est un vouloir dire extérieur à la langue (antérieur à l'expression chez le sujet parlant, postérieur à la réception du discours chez le sujet percevant), que l'émission de ce sens nécessite l'association d'une idée non verbale à l'indication sémiotique (parole ou geste, peu importe en soi le support qui se manifeste de façon perceptible!) et que la réception du sens exige une action délibérée du sujet percevant. Dans cette perspective, on est amené à ne plus voir dans l'agencement des mots que des indices, puisés par le locuteur dans le savoir partagé qu'est la langue, reconnus de ce fait par l'auditeur, mais ne servant au premier que de jalons pour sa pensée, et au second que de tremplin pour la construction du sens de ce qu'il entend.*” (Seleskovitch in D. Seleskovitch et M. Lederer, 1984 : 72).

3.3. Le processus de réexpression

Nous arrivons maintenant à la dernière phase du processus de la traduction: la réexpression linguistique libre du sens, fruit de la compréhension et de la déverbalisation. Se trouvant en dernière position, la réexpression n'est pas la moins importante. En effet, “*Quel que soit le type de texte abordé, qu'il soit littéraire ou pas, la phase de réexpression est une étape cruciale du processus traductif non seulement parce qu'elle en constitue l'aboutissement mais aussi parce qu'elle est le signe concret de l'engagement du traducteur. Et c'est elle qui bien souvent détermine le sort du texte traduit.*” (Israël, 1998 : 251). Dans cette phase d'expression, le traducteur doit remplacer l'auteur pour exprimer son vouloir dire, c'est-à-dire qu'il doit se faire comprendre. Et pour se faire comprendre, il faut trouver l'expression juste. Dans les lignes qui suivent, nous allons essayer de répondre à la question : “Comment énoncer clairement ce que l'on a bien compris à la lecture?”

En décrivant la déverbalisation qui débouche sur le sens, un produit non-verbal, les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction signalent l'existence d'une pensée non-verbale antérieure à l'expression chez le locuteur et postérieure à la compréhension chez l'interlocuteur. Ainsi, lors de la réexpression, le traducteur doit toujours garder à l'esprit que le point de départ de la réexpression n'est pas la langue du texte original mais le sens non-verbal qui est devenu le vouloir dire. D'autre part, puisque la traduction n'est qu'un cas particulier de la communication, dans la phase de réexpression, le traducteur doit se comporter comme un locuteur qui a quelque chose à dire. Il va se faire comprendre en s'exprimant dans les formes admises par la communauté linguistique dans laquelle le texte est traduit. En effet, comme le dit M. Lederer: “*Le sens est individuel mais les formes sont sociales; on peut dire ce que l'on veut mais le moule qui recevra le vouloir dire doit être conforme*

aux usages. Les mêmes idées peuvent être exprimées dans toutes les langues mais doivent l'être dans le respect des conventions de chacune." (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 34). Reprenons le passage suivant de "La Peau de chagrin" pour illustrer ce propos:

"Mais, sachez-le bien, à peine avez-vous fait un pas vers le tapis vert, déjà votre chapeau ne vous appartient pas plus que vous appartenez à vous-même : vous êtes au jeu, vous, votre fortune, votre coiffe, votre canne et votre manteau."
(Balzac:58).

TRONG Duc a traduit "votre manteau" par "*chiếc áo tơi của anh*" (TRONG Duc:16) /traduction linguistique : **le vêtement fait de feuilles de palmiers de vous**/. En vietnamien, "*chiếc áo tơi*" désigne effectivement un vêtement fait de feuilles de palmiers que les paysans portaient autrefois quand ils travaillaient au champ en hiver ! Les Vietnamiens que nous avons pu consulter ne semblent pas convaincus qu'un jeune Français, même du 19^e siècle, entre dans une salle de jeu à Paris avec une canne et un vêtement fait de feuilles de palmiers des paysans vietnamiens, mais ils ne savent pas de quel type de vêtement il s'agissait. Il suffit de tenir compte de la réaction du lecteur, et des habitudes d'expression vietnamiennes pour utiliser soit "*chiếc măng-tô*", un emprunt du français, soit "*chiếc áo khoác*" qui signifie "*un vêtement chaud, assez long, qu'on met sur les autres vêtements lorsqu'on sort*". Ainsi, ce passage ne posera plus aucun problème de compréhension au lecteur vietnamien.

D'autre part, il est important de souligner que l'acte de réexpression comme celui de compréhension mobilise l'ensemble de l'appareil cognitif de l'individu, c'est-à-dire que, pour s'exprimer, le sujet a besoin d'un savoir linguistique (connaissance de la langue en question) mais aussi de l'association d'un savoir extra-linguistique. Comme dans la compréhension, la connaissance de la situation, du milieu récepteur, du contexte verbal, cognitif ainsi que l'association du savoir pertinent et du savoir partagé par les interlocuteurs jouent un rôle de première importance dans la construction de l'énoncé.

Dans la phase de réexpression, en s'appuyant sur le contexte verbal, le traducteur trouvera le moyen susceptible de lui permettre de restituer le vouloir dire de l'auteur dans la langue d'arrivée. Dans l'exemple de la phrase: "*C'est un cerveau brûlé qui va se jeter à l'eau, [...] .*" que nous avons vu plus haut, le contexte verbal de "*un cerveau brûlé*" comprend les phrases qui précèdent ce syntagme et la proposition "*qui va se jeter à l'eau*". Ce contexte verbal a permis au lecteur de l'œuvre originale de voir que "*un cerveau brûlé*" désigne Raphaël. Les traducteurs de notre corpus ont trouvé en vietnamien un contexte équivalent de celui de l'original, "*sắp đi nhảy xuống sông*" ou "*hắn sẽ nhảy xuống sông cho mà xem*" /traduction linguistique: *il va sauter dans le fleuve.*/, et dans ces contextes, le mot correspondant de "*cerveau brûlé*" ne peut pas s'utiliser. C'est le contexte verbal associé aux habitudes langagières des traducteurs qui leur a permis de trouver une bonne traduction que nous avons vue plus haut.

Tout texte est indissociable de son contexte, du conglomérat social qui est à son origine. Le texte objet de la traduction est apparu dans un milieu socio-

culturel comportant toute une série de codes: mœurs, modes, rapports sociaux, conception de l'esthétique, normes linguistiques, normes d'écriture, normes littéraires ... Le milieu d'arrivée n'est pas le même, surtout si la distance géographique ou temporelle est importante, et ces codes peuvent varier dans une mesure plus ou moins grande. Ce qui fait partie intégrante du quotidien dans une culture peut être ignoré dans une autre. Pensons, par exemple, à de nombreuses réalités culturelles contenues dans "La Peau de chagrin". Un traducteur qui ne tient pas compte de ce milieu socio-culturel risque de ne pas se faire comprendre même s'il est fidèle au texte original.

Nous voulons maintenant mettre l'accent sur un élément important du processus de la traduction en général et de l'activité d'expression en particulier, il s'agit du "savoir partagé" par les interlocuteurs. Les mots prononcés par le locuteur s'appuient toujours sur le savoir de l'interlocuteur: un médecin n'expliquera pas de la même façon, avec les mêmes mots, le cas clinique d'un malade à un collègue ou à une personne n'ayant aucune connaissance médicale. Le locuteur organise donc son énoncé en fonction des connaissances qu'il pense partager avec son interlocuteur: la longueur, la précision, les détails de son discours varieront selon le savoir qu'il suppose chez l'auditeur. On l'apprend dans *Interpréter pour traduire*, sous la plume de M. Lederer: "*Plus le savoir partagé est grand, moins il est nécessaire d'être explicite. Plus les deux savoirs se confondent, plus l'énoncé se fait elliptique; au contraire, moins l'auditeur en sait, plus le locuteur doit en dire pour faire passer une idée. Mais en tout état de cause la parole reste elliptique; toujours elle évoque un non-dit en plus de son dire.*" (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 52). D'autre part, le destinataire de la traduction n'est pas un élément passif mais un sujet interprétant avec ses compétences linguistiques, psychologiques, culturelles et idéologiques, il "interprète" les énoncés linguistiques qui servent à la communication en fonction de contenus cognitifs préexistants. D'autre part, comme le dit G. Leclercq: "*Le lecteur n'est pas un voyageur sans bagages; bien au contraire, il entre dans un livre avec sa mémoire. La lecture qu'il fait est sa lecture; celle de la mémoire culturelle dans laquelle il s'inscrit lui suggère, lui permet, lui impose. Ainsi, le lecteur anglais des "livres d'Alice" aborde-t-il les récits avec une certaine pré-connaissance qui autorise autant d'allusions, d'échos et de parallélismes.*" (Leclercq, in *Palimpsestes*, n° 9: 101). Sans destinataire, il n'y a pas de communication, et il n'y a donc pas de sens. Ainsi, lors de la phase de réexpression, en tant qu'émetteur, le traducteur doit tenir compte de tous les paramètres de la situation d'énonciation et surtout du savoir qu'il partage avec le destinataire de sa traduction. Il doit savoir ce qui est accessible et ce qui ne l'est pas pour son lecteur. Ceci est d'autant plus important que, comme M. Lederer a écrit dans *Interpréter pour traduire* "[...] chaque langue choisit différemment les traits saillants par lesquels elle dénomme objets et concepts ainsi que les particularités par lesquelles elle caractérise les idées [...]" (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 38). Tout en étant conscient de ce phénomène, le traducteur voit qu'il n'est pas obligé d'exprimer le vouloir dire de l'auteur de la même façon que l'original, loin de là. A l'aide de ses connaissances sur la situation d'énonciation, le traducteur va chercher dans la langue dans laquelle il va traduire des moyens différents mais équivalents à ceux qui ont été utilisés dans l'original, c'est-à-dire établir des équivalences entre les deux langues pour transmettre le vouloir dire de l'auteur. Le traducteur qui

traduit sans se soucier de savoir ce que comprendra celui qui n'a pas connaissance de l'original aboutira peut-être à un texte grammaticalement correct, il risque de ne pas transmettre le vouloir dire de l'auteur. Prenons, à titre d'exemple, la traduction du passage suivant de "La Peau de chagrin": "*Un jeune Italien aux cheveux noirs, au teint olivâtre, était accoudé tranquillement au bout de la table, et paraissait écouter ces pressentiments secrets qui crient fatalement à un joueur: "Oui. - Non!" Cette tête méridionale respirait l'or et le feu.*" (Balzac:60). TRONG Duc a traduit "*Cette tête méridionale*" par "*Cái đầu gã miền Nam đó*" (TRONG Duc:20) /traduction linguistique : *la tête de ce type du Sud/*. Avec ses habitudes langagières, un lecteur français comprend que "*Cette tête méridionale*" désigne l'Italien en question. En effet, les Français ne supportent pas les répétitions, donc Balzac a utilisé "*Cette tête méridionale*" pour ne pas irriter les lecteurs français. Alors qu'avec ses habitudes, un lecteur vietnamien risque de comprendre que le terme "*gã miền Nam/le type du Sud/* désigne "un homme du Sud du Vietnam", ce qui n'est certainement pas ce que voulait dire Balzac!

Voici un autre exemple de traduction qui reste inintelligible pour un lecteur vietnamien parce que le traducteur n'a pas tenu compte de caractéristiques socio-culturelles du milieu récepteur et du savoir qu'il partage avec le destinataire de la traduction. Dans la phrase "*Mais les bourreaux n'ont-ils pas quelquefois pleuré sur les vierges dont les blondes têtes devaient être coupées à un signal de la Révolution?*" (Balzac:61), TRONG Duc a traduit le mot "*Révolution*" par "*Cách mạng*" (TRONG Duc : 21) /traduction linguistique: *Révolution/*. Dans le milieu socio-culturel de l'original, le premier lecteur de "La Peau de chagrin", à l'aide des compléments cognitifs comprend parfaitement de quelle révolution il s'agit, mais ce n'est pas du tout le cas du lecteur vietnamien de la deuxième moitié du 20^è siècle. En effet, avec ses habitudes de lecture en vietnamien, et surtout quand le mot (révolution) est écrit avec une majuscule, un lecteur comprendra qu'il s'agit de la Révolution d'Août qui a permis au Vietnam de reconquérir son indépendance! Notre lecteur vietnamien risquerait de se poser la question "*Mais, quel lien existe-t-il entre la Révolution (d'Août) avec une histoire qui s'est passée en France 190 ans plus tôt?*" Pour éviter au lecteur de se poser cette question, le traducteur aurait dû expliciter le mot "*Cách mạng*"/*Révolution/*. Chez NGUYEN Van Vinh, on trouve une autre solution: ce mot "*Révolution*" a complètement disparu de la traduction. NGUYEN Van Vinh a traduit la phrase de Balzac par: "*Quân đao-phủ chặt đầu người oan-ức, cũng có lúc rỏ đôi ba giọt lụy khóc kẻ kẻ cổ dưới mũi gươm.*" (NGUYEN Van Vinh:21) /traduction linguistique: *Les bourreaux en coupant la tête des innocents laissent tomber parfois quelques larmes devant les gens dont le cou est sous le sabre./* Bien sûr, on peut reprocher à la traduction de NGUYEN Van Vinh d'avoir omis un facteur culturel (la Révolution), mais malgré tout, il n'a pas plongé son lecteur dans la perplexité, voire l'incompréhension.

Bref, pour bien réexprimer le vouloir dire de l'auteur de l'original, au lieu d'être collé au mot, le traducteur doit se détacher complètement de la langue de départ et de tenir compte de tous les éléments intervenants dans une situation de communication normale et s'appuyer aussi bien sur les habitudes langagières du milieu récepteur que sur le bagage cognitif qu'il suppose chez son lecteur, la longueur et la précision de son énoncé varient en fonction de ce

savoir partagé. Il ne peut laisser de côté la réaction du lecteur, la façon dont ce dernier reçoit l'information et la comprend. Le traducteur se souciera de cette réaction, non seulement après l'achèvement de son travail, mais déjà à chaque étape de sa traduction. Autrement dit, en traduisant, il se demandera sans cesse comment le lecteur potentiel pourra comprendre ce qu'il écrit; il cherchera donc à anticiper la réaction de ce lecteur, afin de choisir les termes, les expressions, les tournures qui prêteront le moins à malentendu. D'autre part, il est important de noter que quand on s'exprime dans une langue, l'essentiel est d'utiliser les ressources dont dispose la langue, et non de lui imposer des formes qui lui sont peu naturelles ou complètement inconnues.

4. L'effet de synecdoque

Une des idées centrales de la Théorie interprétative de la traduction est l'effet de synecdoque. En linguistique, cette *“figure de rhétorique qui consiste à prendre le plus pour le moins, la matière pour l'objet, l'espèce pour le genre, la partie pour le tout, le singulier pour le pluriel ou inversement”* (Le Robert, 1986) a été étudiée comme une des méthodes d'expression du discours poétique et littéraire; mais elle est, selon les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction, valable *“pour le discours de manière générale car en toute circonstance, par rapport aux idées que le discours exprime, sa forme matérielle est toujours indication plutôt que description.”* (Lederer in Seleskovitch et Lederer, 1984 : 38). Pour M. Lederer, *“En situation normale de communication, on est toujours en condition de savoir plus ou moins partagé: le locuteur n'énonce jamais tout ce qu'il veut faire comprendre, il ne dit que le non-connu, le récepteur complétant de lui-même à l'aide de ce qu'il sait déjà.”* (Lederer in Seleskovitch et Lederer, 1984 : 38). Cet auteur souligne également le caractère elliptique du discours: *“Tout texte est un compromis entre un explicite suffisamment court pour ne pas laisser par l'énoncé de choses sues et un implicite suffisamment évident pour ne pas laisser le lecteur dans l'ignorance du sens désigné par l'explicite.”* (Lederer, 1994 : 58)

Qu'est-ce qui conditionne le rapport implicite/explicite dans un discours? Ce sont les compléments cognitifs. En effet, au moment de la formulation de son vouloir dire, le locuteur présuppose chez ses interlocuteurs un certain nombre de compléments cognitifs et il module son discours en fonction des connaissances qu'il partage avec ses interlocuteurs. Ainsi, les informations reposées sur ce savoir partagé seront laissées implicites dans le discours. Au fur et à mesure que le discours avance, la part de l'implicite augmente, puisque le locuteur suppose que ses interlocuteurs ont intégré toutes les informations communiquées dans le contexte cognitif, ce qui facilitera l'appréhension du sens de la suite du discours. On l'apprend sous la plume de D. Seleskovitch: *“Les discours sont toujours elliptiques, faits de langue en partie seulement, évoquant plus de cognitif qu'il n'en exprime. Chaque parole dit d'emblée plus qu'elle n'exprime; plus elle se déroule, plus l'explicite diminue au profit de l'implicite tandis que se crée chez l'auditeur une masse cognitive qui subsiste alors même que les mots qui l'ont matérialisée s'évanouissent.”* (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 183)

Avec son statut particulier, à la fois récepteur et émetteur du message, le traducteur ne doit pas ignorer que l'énoncé discursif n'exprime qu'en partie le

sens que la traduction doit faire passer, une partie des informations pouvaient être laissée implicites par l'auteur du texte original, car elles allaient de soi pour ses premiers lecteurs. Ainsi, lors de la phase de compréhension, il est indispensable que le traducteur associe les compléments cognitifs à ce que lui apporte la forme linguistique du texte pour en dégager le sens. C'est la seule condition qui permette de surmonter les problèmes de multiplicité des sens possibles quand le texte est isolé de tout contexte. On peut affirmer qu'en l'absence totale du recours aux compléments cognitifs, la compréhension serait très limitée, voire impossible.

Pour le destinataire de la traduction, les informations laissées implicites dans l'original risquent de lui échapper. Il est donc nécessaire de les lui présenter de façon suffisamment explicite pour qu'il comprenne le message comme le lecteur d'autrefois. Plus l'éloignement linguistique et culturel est grand, plus la capacité de compréhension du récepteur est réduite, et plus il est nécessaire d'allonger le message, particulièrement en rendant de façon explicite des informations restées implicites dans le texte original. Par conséquent, il est important que le traducteur s'appuie sur le bagage cognitif qu'il suppose chez son interlocuteur pour pouvoir aider ce dernier à appréhender le sens et l'effet voulu par l'auteur de l'original. A ce propos, D. Seleskovitch écrit dans *Interpréter pour traduire*: "*Pour dire clairement ce qu'il entend, chacun choisit l'explicite adapté à la fois à l'idée qui lui est particulière et aux connaissances de l'autre. A ce premier rapport explicite/implicite se superpose le rapport explicite/implicite créé par chacune des langues et différent dans chacune d'elles.*" (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 183). Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, lors de la phase de réexpression, le fait de tenir compte du savoir partagé permet au traducteur de savoir ce qui est accessible et ce qui ne l'est pas pour son lecteur. Ceci est d'autant plus important que, "*Une traduction qui conserve les synecdoques de la langue de départ donne par contre un mauvais résultat; [...]*" (Lederer, 1994 : 60). Tout en étant conscient de ce phénomène, le traducteur voit qu'il n'est pas obligé d'exprimer le vouloir dire de l'auteur de la même façon que l'original, loin de là. Avec les compléments cognitifs dont il dispose, le traducteur va chercher dans la langue d'arrivée des moyens différents mais équivalents à ceux qui ont été utilisés dans l'original, c'est-à-dire établir des équivalences entre les deux langues pour transmettre le vouloir dire de l'auteur. Tout ceci a été très bien précisé dans la Théorie interprétative de la traduction: "*L'explicite original est adapté aux connaissances de ses lecteurs, le traducteur adapte son explicite à ses propres lecteurs et ce faisant retrouve dans sa langue un autre équilibre entre l'explicite et l'implicite pour désigner les événements, les idées, les sentiments de l'original. L'explicite est marqué par des habitudes d'expression propres à la langue, aussi le traducteur trouve-t-il dans la sienne des formes conformes aux habitudes d'expression et reflétant néanmoins sa créativité. Le problème du traducteur est donc double: il doit connaître les tenants et aboutissants de chaque segment de texte pour en comprendre le sens et il doit être à même de désigner dans sa langue le même tout affectivo-cognitif en une synecdoque adéquate, qui créera l'équivalent de la synecdoque originale.*" (Lederer, 1994 : 62).

Nous allons essayer maintenant d'illustrer l'importance de l'effet de synecdoque et des compléments cognitifs dans le processus de la traduction par des exemples

concrets relevés de notre corpus. Soit le passage suivant de “La Peau de chagrin”:

“Ces désœuvrés étaient là, silencieux, immobiles, attentifs comme l’est le peuple à la Grève quand le bourreau tranche une tête.” (Balzac : 60).

En lisant “*la Grève*”, avec son bagage cognitif, un lecteur français comprendra qu’il s’agissait d’une place à Paris où avaient lieu les exécutions (aujourd’hui place de l’Hôtel-de-Ville). Or, ceci est complètement inconnu pour un lecteur vietnamien. C’est pourquoi, TRONG Duc a explicité “*la Grève*” par “*pháp trường Grevo*” (TRONG Duc:20)/traduction linguistique : *le lieu d’exécutions qui s’appelle la Grève/*. Et afin d’expliquer cette référence culturelle, le traducteur a ajouté une note en bas de page: “*Grève : một pháp trường ở Paris*” (TRONG Duc:20)/traduction linguistique: *Grève: une place où s’effectue les exécutions à Paris/*. Compte tenu de la valeur de cette référence culturelle dans l’original, nous pensons que cette note ne serait pas vraiment indispensable car le groupe “*pháp trường Grevo*” suffira tout seul pour restituer en vietnamien l’effet ressenti par les premiers lecteurs de l’œuvre. Par ailleurs, en lisant cette note en bas de page, un lecteur vietnamien qui ne connaît pas Paris risque de comprendre que la peine de mort existe toujours en France et les exécutions continuent sur cette place. Pour nous, il suffit d’expliciter cette référence culturelle par “*pháp trường Grevo ở Paris trước đây*”/traduction linguistique: *le lieu d’exécutions qui s’appelle la Grève à Paris auparavant/*. Par cette traduction, on n’a rien ajouté au texte original, on a simplement rendu explicite ce qui est nécessaire pour la compréhension du lecteur de la traduction.

Voici un autre exemple qui montre que si le traducteur ne tient pas compte des habitudes d’expression de la langue d’arrivée, la traduction risque d’être remplie de notes peu utiles. Soit le passage suivant du corpus:

“Un jeune garçon à figure fraîche et joufflue, à chevelure rousse et coiffé d’une casquette de loutre, commit la garde de la boutique à une vieille paysanne, espèce de Caliban femelle occupée à nettoyer un poêle dont les merveilles étaient dues au génie de Bernard de Palissy; puis il dit à l’étranger d’un air insouciant: “Voyez, monsieur, voyez! Nous n’avons en bas que des choses assez ordinaires; mais si vous voulez prendre la peine de monter au premier étage, je pourrai vous montrer de fort belles momies du Caire, plusieurs poteries incrustées, quelques ébènes sculptés, vraie renaissance, récemment arrivés, et qui sont de toute beauté.” (Balzac:68).

En lisant ce passage, grâce au savoir qu’ils partagent avec l’auteur du roman, les lecteurs français n’auront aucune difficulté pour comprendre le groupe “*de fort belles momies du Caire*”: leur bagage cognitif leur permettra de voir à quoi renvoie “*le Caire*”. Mais ce n’est pas le cas des lecteurs vietnamiens. En effet, sachant que “*le Caire*” ne dit pas grand chose au lecteur vietnamien, après avoir traduit littéralement “*de fort belles momies du Caire*” par “*những xác ướp rất đẹp của Lơ Ke*” (TRONG Duc:30) / traduction linguistique: *des momies très belles du Caire/*, TRONG Duc a ajouté une note en bas de page: “*Le Caire: thủ đô Ai-cập bây giờ là Cộng hòa Ả rập thống nhất, nơi các vua chúa thời cổ thường được ướp xác sau khi chết.*” (TRONG Duc:30)/traduction linguistique: *Le Caire: Capitale de l’Egypte (aujourd’hui la République Arabe Unie), où les*

rois d'autrefois étaient souvent momifiés après la mort./ Certes, un lecteur vietnamien comprendra ce que signifie "Lơ Ke"/Le Caire/ grâce procédé choisi par le traducteur, mais la traduction sera pleine de notes, ce qui gêne le rythme de la lecture d'un roman. Si l'on avait traduit "momies du Caire" par "xác ướp Ai-cập"/traduction linguistique : momies d'Egypte/, on aurait pu éviter une note de bas de page tout en explicitant raisonnablement ce qui est nécessaire à la compréhension du passage par un lecteur vietnamien. D'ailleurs, c'est la façon actuelle de représenter cette réalité égyptienne au Vietnam.

Cependant, une fois admis le principe de l'explicitation, il est évident que son application soulève des problèmes. Dans quelle mesure doit-on expliciter dans le texte traduits certains traits implicites du message original? N'est-il pas facile, lorsqu'on s'est engagé dans cette voie, d'aller trop loin? Dans quelle mesure les informations nécessaires au lecteur moderne doivent-elles être portées en note plutôt que dans le texte? Nous y reviendrons plus tard, dans la dernière partie de la thèse.

5. L'intraduisibilité, un faux problème de la traduction

L'intraduisibilité est un des problèmes souvent évoqués aussi bien par les théoriciens que par les praticiens de la traduction d'autant plus qu'il s'agit du transfert du culturel. Selon G. MOUNIN, "*L'activité traduisante pose un problème théorique à la linguistique contemporaine: si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologiques et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible.*" (Mounin, 1963 : 9). Les traducteurs de notre corpus ont avoué plus d'une fois (par l'intermédiaire de notes de bas de page) qu'il était difficile, voire impossible de traduire tel ou tel passage. A titre d'exemple, pour le passage suivant où l'antiquaire s'adresse à Raphaël: "Puis il reprit ainsi: "Sans vous forcer à m'implorer, sans vous faire rougir, et sans vous donner un centime de France, un parat du Levant, un tarain de Sicile, un heller d'Allemagne, un copec de Russie, un farthing d'Ecosse, une seule des sesterces ou des oboles de l'ancien monde, ni une piastre du nouveau, sans vous offrir quoi que ce soit en or, argent, billon, papier, billet, je veux vous faire plus riche, plus puissant et plus considéré que ne peut l'être un roi constitutionnel." (Balzac:81), TRONG Duc a fait une note en bas de page "Ở đây, tác giả dùng một loạt những tên các thứ tiền cũ mới khác nhau của nhiều nước, rất khó dịch." (TRONG Duc:49)/traduction "Ici, l'auteur a utilisé toute une série de noms des monnaies anciennes et nouvelles de différents pays très difficiles à traduire."/ Ou bien quand l'antiquaire dit à Raphaël: "Le mot de Sagesse ne vient-il pas de savoir?" (Balzac:87), le traducteur a fait aussi une note disant: "Dans l'original, l'auteur a utilisé les mots sagesse et savoir. Ce sont des mots de même famille, intraduisibles. Faute de mieux, j'utilise un mot d'origine chinoise et un mot vietnamien qui sont synonymes: Trí năng/savoir/et hiểu biết/connaissance/." (TRONG Duc:55).

Devant un travail dont la qualité laisse à désirer de quelques traducteurs, certains ont tendance à conclure que la traduction est impossible. Mais si l'on examine de plus près ces traductions, on se rend compte vite que leur mauvaise qualité est due plutôt aux connaissances linguistique et thématique du traducteur qu'à la

capacité de la traduction elle-même. Certes, il existe des difficultés en traduction comme dans tout autre domaine. Mais ce n'est pas parce que quelqu'un n'a pas trouvé de solution pour restituer dans la langue d'arrivée le vouloir dire de l'auteur qu'on peut dire qu'il est impossible de traduire. En effet, tant que l'on reste au niveau de la langue, les difficultés paraissent insurmontables: des lacunes lexicales dans la langue d'arrivée, des facteurs culturels propres à une communauté linguistique, etc. Ceci a été affirmé par D. Seleskovitch: *“Il existe des mots qui possèdent à coup sûr une correspondance dans une autre langue, comme il existe des mots “intraduisibles”. C'est là une banalité pour une fois exacte, à une différence près avec ce que l'on croit en général: les mots “intraduisibles” sont la règle et ce sont les mots qui possèdent en tout état de cause un équivalent qui sont l'exception [...] Nul besoin d'aller chercher des mots comme “Gemüt” et “Schadenfreude” pour affirmer que certains mots sont intraduisibles. Pour nous la quasi-totalité des mots est intraduisible, si l'on entend par “traductibilité” la capacité qu'aurait un mot de se substituer, sans risque d'erreur et dans tous les contextes, à un mot d'une autre langue.”* (Seleskovitch, 1968 : 141). Donc, l'intraduisibilité peut subsister au niveau linguistique et non pas au niveau du discours comme E. Cary souligne: *“A la vérité cette notion [de passages intraduisibles] ne devient une gêne que dans la mesure où l'on est résolu d'avance à réduire la traduction à un exercice mort de stérile linguistique. Une traduction vivante ne connaît guère d'intraduisibles.”* (Cary, 1985 : 54). De même, pour M. Lederer, *“Si aucune contrainte de correspondance linguistique ne leur est imposée, les langues peuvent toutes exprimer toutes les idées. Vu sous cet angle, rien n'est intraduisible.”* (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 29).

Pour nous, si le problème d'intraduisibilité se pose c'est parce que la plupart des auteurs des ouvrages de théorie de la traduction sont des linguistes. Ils cherchent à expliquer la traduction humaine à partir des bases linguistiques, l'enfermant ainsi dans le carcan de l'analyse sémantique et grammaticale. Beaucoup d'entre eux ont analysé finement et longuement les problèmes de la traduction des mots et des formes grammaticales, mais ils n'ont pas du tout touché au problème de la traduction des textes. Or dans la pratique, le traducteur professionnel doit traduire des textes et non pas des mots. M. Lederer l'affirme: *“Une fois dépassées les traductions scolaires, exercice d'exploration des langues étrangères, on ne traduit jamais une langue mais toujours des textes ou des discours, dont la raison d'être est la transmission d'idées.”* (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 69). Donc on ne peut pas conclure que *“la traduction devrait être impossible”* si l'on ne tient compte que des thèses qui ne cherchent pas à résoudre le problème de la traduction des textes. En effet, la langue est un système qui permet d'exprimer ce que l'on est capable de concevoir, quel que soit le nombre de mots ou les modalités qu'il faille utiliser. On l'apprend sous la plume de R. Jakobson: *“Toute expérience cognitive peut être rendue et classée dans n'importe quelle langue existante. Là où il y a des déficiences, la terminologie sera modifiée et amplifiée par des emprunts, des calques, des néologismes, des déplacements sémantiques, et, finalement, par des circonlocutions. C'est ainsi que, dans toute jeune langue littéraire des Chukchee du nord-est de la Sibérie, “écrou” est rendu par “clou tournant”, “acier” par “fer dur”, “étain” par “fer mince”, “craie” par “savon à écrire”, “montre” par “cœur martelant”* (Jakobson, 1963 : 81).

Ainsi, nous pensons qu'il est tout à fait naturel qu'une langue ne dispose pas de moyens pour exprimer ce qu'elle ne connaît pas. D'autre part, comme nous avons vu plus haut, avec l'effet de synecdoque, chaque langue représente l'univers à sa façon. Mais le vide linguistique n'empêche pas les gens d'élargir leurs connaissances. En effet, quand ils veulent représenter les choses nouvellement connues, ils trouveront des moyens pour y arriver. Autrefois, en vietnamien comme en français ou en anglais, il n'y avait évidemment pas de mots pour désigner l'effet de serre, le sida, l'Internet, etc., aujourd'hui, ce sont des sujets d'actualité de par le monde. Par ailleurs, si le culturel était intraduisible, comment pourrait-on procéder à des transferts technologiques? Certes, à un moment donné, il arrive qu'une certaine réalité d'une culture ne soit pas transférable dans une langue étrangère, mais cela n'empêche pas qu'elle le soit ultérieurement. D'ailleurs, dans la définition du mot "culture" du dictionnaire Le Robert, Dictionnaire de la langue française 1986, on lit: "*Culture*: ♦3: *ensemble des formes acquises de comportement, dans les sociétés humaines.*" C'est-à-dire que la culture est quelque chose d'acquis. Et par conséquent, on peut tout à fait élargir sa culture ou accéder à une culture qui n'est pas la sienne. En d'autres termes, le culturel est indéniablement traduisible. A propos des mots qui désignent des objets ou des notions qui n'existent pas ou pas encore dans la civilisation de la langue d'arrivée, les chercheurs de l'ESIT nous rappellent une solution simple et appliquée avec succès de tout temps: le recours à l'emprunt ou à la création néologique: "*Dans ce cas, il ne s'agit plus de traduire ou de réexprimer mais d'introduire une notion nouvelle dans un patrimoine culturel existant, d'enrichir les concepts en fournissant des explications, avant d'enrichir la langue en apportant un mot: on conserve le mot étranger comme on l'a fait pour l'"isba" des romans russes ou pour le "software" des ensembles électroniques ou bien l'on crée un mot nouveau comme on l'a fait pour "cybernétique", ou une acception nouvelle comme "satellite" qui a vite perdu son épithète d'"artificiel".* (Seleskovitch, 1968 : 145). L'application de ce procédé implique une certaine explication due à la différence existant entre les cultures. Cette différence est tout à fait naturelle, elle survient même dans une situation de communication intra-linguale, comme le rappelle C. Donovan: "*La traduction, pas plus que le dialogue monolingue, ne peut surmonter le décalage d'expérience et de sensibilité qui existe entre deux interlocuteurs. Il est aisé d'imaginer à quel point les Hopis d'Amérique auraient, par exemple, du mal à comprendre le concept de "pointage" dans une usine, non pas parce que leur langue ne possède pas de mot pour ce concept ou parce qu'elle est fondée sur une analyse du temps autre que le nôtre, mais parce que la chose désignée reste étrangère à la culture hopi. La difficulté éventuelle de traduction ne résulte pas de la différence linguistique, mais de l'écart culturel entre les deux communautés linguistiques. On peut toutefois envisager une "traduction", à condition d'admettre qu'elle devra être très explicite.*" (Donovan, 1990 : 110)

A notre avis, les deux difficultés évoquées par TRONG Duc ci-dessus ne sont pas insurmontables. Selon ce traducteur, le passage sur les monnaies est difficile à traduire parce que Balzac a utilisé toute une série de monnaies anciennes et nouvelles. Pour nous c'est un faux problème. En effet, nous avons l'impression que le traducteur a cherché à faire correspondre chaque nom de monnaie de l'original à un mot vietnamien, mais malheureusement, il n'a pas trouvé tous les mots qu'il souhaitait, d'où sa conclusion d'intraduisibilité que nous avons

vue ci-dessus. Pour traduire ce passage, nous pensons qu'il faut ressentir l'effet que l'auteur a voulu suggérer chez son lecteur : dans ce passage, Balzac voulait sans doute décrire une caractéristique de l'antiquaire qui veut présenter la richesse de sa collection au client. L'exhaustivité de la liste des pièces de monnaie n'est pas d'une importance capitale. C'est pourquoi, le traducteur ne sera pas obligé de trouver le correspondant de tous les noms de monnaie de la liste. En revanche, il aura bien transmis le message s'il arrive à donner à son propre lecteur l'impression que la collection de monnaies de ce magasin d'antiquités est très riche et que les pièces viennent de quatre coins du monde. On peut dire donc que l'absence d'un terme pour rendre le terme d'une autre langue empêche seulement le transcodage mais non pas la traduction.

L'intraduisibilité évoquée par TRONG Duc à propos de la phrase: "*Le mot de Sagesse ne vient-il pas de savoir?*" n'est pas justifiable: la raison sur la famille des mots donnée par TRONG Duc ne semble pas bien fondée, même sur le plan purement linguistique. Pour lui, les mots *sagesse* et *savoir* sont des mots de même famille. Mais on apprend dans le Petit Robert-2000 que *sagesse* vient du latin "*sapius*" alors que *savoir* vient de "*savir, saveir*". D'autre part, pour *sagesse* et *savoir*, le Petit Robert, dictionnaire de la langue française de 1984 donne:

Sagesse : 1° vx ou littér. Connaissance juste des choses. "Parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir" (Descartes).

3° Qualité, conduite du sage, modération, calme supérieur joint aux connaissances.

5° Cour. Modération et prudence dans la conduite.

...

Savoir : ensemble de connaissances plus ou moins systématisées, acquises par une activité mentale suivie.

Il nous semble que la conclusion de TRONG Duc résulte d'une comparaison de la première signification de *sagesse* et celle de *savoir* donnée dans le dictionnaire. Il suffit de replacer la phrase de l'antiquaire dans son contexte verbal pour faire disparaître l'intraduisibilité. Avant de dire "*Le mot de Sagesse ne vient-il pas de savoir?*", l'antiquaire a longuement parlé de ce qu'il avait su au cours de sa vie et il s'est montré comme un sage. Par ailleurs, pour lui, la sagesse est le résultat du savoir. Nous voyons maintenant que c'est plutôt la cinquième signification de *sagesse*, "*Modération et prudence dans la conduite*", qui s'actualise dans le contexte. Aussi pensons-nous que dans ce contexte, on peut bien traduire "*sagesse*" par "*sự khôn ngoan*" / *la prudence, la conduite judicieuse qui permet d'éviter les choses négatives*/, et "*savoir*" par "*tri thức*" / *les connaissances systématisées sur les choses et phénomènes naturels et sociaux*/.

Nous pouvons donc conclure cette partie en disant que si l'on peut concevoir les notions distinctes, on peut les exprimer, en d'autres termes, si l'on arrive à saisir le vouloir dire de l'auteur, on peut le restituer dans d'autres langues à l'aide des moyens linguistiques propres à chaque langue d'arrivée, ce qui n'est pas toujours facile mais c'est là l'intérêt et la raison d'être de la traduction. Le traducteur doit constamment se rappeler qu'il peut tout traduire d'une langue dans une autre, à la condition qu'il ne soit pas prisonnier de la langue de l'original et qu'il fasse des recherches suffisamment longues pour découvrir

les modes d'expression. Il existe des possibilités d'élégance littéraire en toute langue. C'est l'ignorance du traducteur, et non la pauvreté présumée de la langue, qui est responsable de l'intraduisibilité.

6. La fidélité dans le transfert du culturel en traduction littéraire

Dans l'histoire de la traduction, la fidélité est un des grands thèmes de discussion qui a fait couler beaucoup d'encre. Ce grand débat sur la fidélité dans l'histoire de la traduction a été décrit par G. Mounin dans son ouvrage "*Les belles infidèles*" (1955). Dans ce livre, après avoir présenté un panorama de la condamnation du mot à mot, l'auteur a distingué deux grandes façons de traduire : la première donne priorité au texte d'arrivée (à la langue, à l'époque, ou à la civilisation d'accueil), la deuxième donne priorité au texte de départ (à la langue, à l'époque ou à la civilisation d'origine). Cependant G. Mounin n'a pas précisé où réside la fidélité en traduction. Plus tard, dans son ouvrage fondamental *Les problèmes théoriques de la traduction* (1963), ce même auteur centre sa recherche sur les langues. Il assigne à la traduction l'objectif de dire la "même" chose que l'original; mais comment faire pour dire la "même" chose et quel type de fidélité ? La question reste sans réponse. De leur côté, en restant sur le plan de la confrontation et de la classification des correspondances hors contexte, J.P. Vinay et J. Darbelnet ne posent pas dans leur livre "*Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*" (Vinay et Darbelnet, 1960) les questions qui relèvent de la traduction de textes, et par conséquent la question de la fidélité au texte original n'est pas abordée. En un mot, la fidélité, une notion clé de la théorie de la traduction, reste floue.

En pratique, on exige souvent une identité absolue entre le texte original et la traduction mais la nature de cette identité n'est pas précisée. A notre avis, il est important de distinguer l'identité de sens et d'effet de l'identité de moyens; et en traduction, c'est l'identité de sens et d'effet qu'il faut car l'identité de moyens se révèle incapable de transmettre le sens. Cependant, en l'absence d'une telle précision, bien que la traduction mot à mot soit condamnée, de nombreux traducteurs croient qu'il s'agit d'une identité de moyens, c'est-à-dire que la fidélité signifie souvent une fidélité à la forme linguistique de l'original et ils tombent dans les pièges de traduction littérale. Le nombre de traductions mot à mot en est un fait évident.

La traduction mot à mot s'expliquerait peut-être aussi par d'autres raisons comme l'influence de la traduction scolaire dont le but est de vérifier si les apprenants ont bien maîtrisé les significations des mots et des structures, ou les modalités d'évaluation de la traduction: les traductions étaient souvent jugées seulement sur le plan linguistique parce qu'il est plus facile de comparer la traduction avec l'original à l'aide d'un dictionnaire bilingue. Par conséquent, certains traducteurs s'obligent à trouver à tout prix les correspondances de tous les mots du texte de départ, et pour eux, une fois la correspondance établie entre les mots de ce texte et les mots du texte d'arrivée, leur tâche est achevée. Lorsque cette correspondance fait défaut, le traducteur a recours à des notes en bas de page. Mais, malheureusement, alors ce qui était exprimé de façon naturelle dans l'original ne l'est plus dans une traduction mot à mot.

Traduire littéralement est parfois à l'origine des distorsions de sens (ambiguïtés et contresens) et de maladresses de style (lourdeurs, barbarismes) dans le texte traduit. En effet, par souci d'être fidèle, on rend parfois la traduction obscure, au lieu d'éclairer le destinataire de la traduction. Prenons-en quelques exemples.

Dans la première phrase de "La Peau de chagrin": "*Vers la fin du mois d'octobre dernier, un jeune homme entra dans le Palais-Royal au moment où les maisons de jeu s'ouvraient, conformément à la loi qui protège une passion essentiellement imposable.*" (Balzac:57), le syntagme "*Vers la fin du mois d'octobre dernier*" a été traduit par: "*Khoảng cuối tháng mười năm ngoái*" (TRONG Duc:15)/traduction linguistique : *vers la fin du mois d'octobre de l'année dernière*/. En voulant être fidèle, le traducteur s'est montré trop collé au texte original. Puisqu'il s'agit de la première phrase, sachant que le lecteur vietnamien d'aujourd'hui ne comprend pas le point de repère temporel, TRONG Duc a ajouté une note en bas de page pour dire qu'il s'agissait de 1830, c'est-à-dire après la révolution de Juillet 1830. Balzac s'est adressé dans ce roman aux lecteurs français des années 1830, pour eux, une explicitation sur cette date se révèle superflue. En revanche une telle explicitation est indispensable pour les lecteurs de la traduction de la fin du 20^è siècle. Mais l'explicitation par l'intermédiaire d'une note de bas de page n'est pas, à notre avis, indispensable: il suffirait d'écrire: "*Vào khoảng cuối tháng 10 năm 1830*" /traduction linguistique: *Vers la fin du mois d'octobre 1830*/ pour expliciter suffisamment ce qu'il faut tout en faisant l'économie d'une note de bas de page qui risque de soustraire le lecteur du plaisir de la lecture.

Certes, une quantité importante de notes est parfois nécessaire pour des textes pragmatiques mais elle risque de nuire à la nature des textes littéraires. Prenons l'exemple de la traduction de "La Peau de chagrin" faite par TRONG Duc. Il y a trop de notes de bas de pages dans cette traduction: la première page de cette version contient douze lignes de notes en bas de la page pour trois lignes de texte. Un lecteur moyen peut se demander "*Quelle est la fonction du texte [la traduction] qu'on a sous les yeux?*". La forme de la traduction en question fait penser plutôt à une traduction documentaire. Or ce n'est pas du tout le cas. Il est vrai que dans "La Peau de chagrin", il y a beaucoup de faits culturels difficilement compréhensibles pour un lecteur étranger, mais c'est avant tout une œuvre littéraire et dont la traduction en vietnamien a été publiée par les éditions VAN HOC (de la Littérature). Il s'agit donc bien d'une traduction littéraire, et non pas une traduction documentaire-ethnologique. A notre avis, le traducteur a essayé d'être fidèle à l'aspect linguistique de l'œuvre originale mais il n'a pas respecté la nature de l'œuvre. Il a ainsi porté atteinte à la valeur esthétique de cette œuvre. Une note de ce type aurait été intéressante du point de vue ethnologique, mais ici, elle fait sortir le lecteur du récit.

Voici un autre exemple de maladresse due à la traduction littérale. TRONG Duc a traduit la phrase suivante de Balzac: "*Arrivé au point culminant de la voûte, il regarda l'eau d'un air sinistre.*" (Balzac:65) par: "*Đi tới điểm cao nhất của nhịp cầu uốn, anh nhìn dòng nước một cách ảo não.*" (TRONG Duc:26) /traduction linguistique : *Arrivé au point le plus haut de la travée ondulée*/. En lisant cette traduction, un lecteur vietnamien risque de se poser la question: "*Qu'est-ce qu'une travée ondulée?*". A notre avis, le traducteur a compliqué les choses en

restant fidèle aux mots de l'original. Pour nous, il suffit d'écrire en vietnamien: "Khi đi đến giữa cầu, ..." / traduction linguistique : *arrivé au milieu du pont, ...* / car ce "point culminant de la voûte" du pont se trouve, par définition, au milieu du pont, qui se trouve aussi, généralement, à peu près au milieu d'un fleuve. Balzac a précisé ce point peut-être pour dire que si les suicidés choisissent ce point pour se jeter dans le fleuve c'est pour être sûr de périr car cet endroit se trouve loin des deux rives et c'est l'endroit le plus profond du fleuve. Donc dans ce passage, qui ne demande pas une grande précision technique de la construction des ponts, "*le point culminant de la voûte*" devrait être rendu par "*giữa cầu*", ce qui se dit en vietnamien quotidien.

Pourquoi une identité de moyens en traduction est-elle impossible si l'on veut restituer le vouloir dire de l'auteur dans la langue d'arrivée? Tout simplement parce que chaque texte, l'original et sa (ses) traduction(s), existe en rapport avec toute une série d'éléments qui diffèrent dans chaque cas. Il existe une différence linguistique, une différence entre l'auteur et le traducteur, une différence d'époque, une différence de milieu culturel et une différence de destinataire. Par conséquent, il est déjà difficile de parler d'identité absolue au sens rigoureux à l'intérieur d'une même communauté linguistique: il existe des différences régionales, de niveaux de langue, de compétence individuelle, de plus, la langue évolue constamment de génération en génération. Ce serait donc un faux problème que de considérer le manque d'identité totale comme un obstacle à la communication: la communication se produit normalement et le sens compris du destinataire correspond au vouloir dire du locuteur si les conditions requises de communication sont réunies.

De même, il est difficile de parvenir à une identité absolue entre l'original et la traduction. D'une part, parce que le texte original est introduit dans une nouvelle situation de communication dont presque tous les facteurs (le temps, le lieu, le lecteur, etc.) changent, la part du dit et du non-dit, de l'explicite et de l'implicite est variable dans chaque langue (à cause de l'effet de synecdoque). D'autre part, comme nous avons vu plus haut, la compréhension dépend de plusieurs facteurs, à la fois des caractéristiques individuelles du lecteur et de son milieu socio-culturel, ainsi que de la qualité de son savoir partagé avec l'auteur. Dans les œuvres non-contemporaines, il y a une quantité d'informations dont le lecteur d'aujourd'hui ne dispose plus pour comprendre le message comme pouvaient le comprendre les premiers lecteurs. C'est pourquoi il faut que le traducteur apporte à son propre lecteur des informations complémentaires facilitant son accès au vouloir dire de l'auteur de l'œuvre. Pour ce faire, le traducteur doit procéder à une recherche documentaire parfois très approfondie pour saisir lui-même le vouloir dire de l'auteur et pour faire comprendre ensuite ce vouloir dire au destinataire de la traduction.

La Théorie interprétative de la traduction offre une nouvelle voie d'analyse de la question de la fidélité en traduction car c'est dans cette théorie que le processus de la traduction a fait l'objet d'une analyse approfondie, d'autre part, la traduction est considérée par les auteurs de cette théorie comme un cas particulier de la communication: "*N'est-il pas alors légitime de penser que le processus de communication tel qu'il s'effectue à l'intérieur d'une*

seule et même langue est le même que celui qui relie le traducteur à son texte original, puis sa traduction au lecteur qui en prendra connaissance, de sorte que le processus de la traduction relève beaucoup plus d'opérations de compréhension et d'expression que de comparaisons entre les langues." (Lederer in Seleskovitch et Lederer, 1984 : 18). Dans l'analyse du processus de la traduction, comme nous avons vu plus haut, c'est le sens qui doit être conservé tout au long du processus: le traducteur doit mobiliser son savoir, linguistique et extralinguistique, et tenir compte de tous les paramètres de la situation de communication pour d'abord saisir le sens du discours, et pour le restituer ensuite dans la langue d'arrivée. Ainsi, la fidélité est définie comme une fidélité au sens du message comme l'affirme M. Lederer: "*La fidélité est une notion clé en traductologie. Elle ne peut pour nous qu'être fidélité aux différents aspects du sens.*" (Lederer, 1994 : 118)

Comme beaucoup d'autres théoriciens, les chercheurs de l'ESIT mettent en garde les traducteurs des dangers de la traduction littérale. Selon M. Lederer, "*La clarté, l'intelligibilité du message traduit est à vérifier dans son adéquation aux idées et non à la langue de l'original. La non-traductibilité se réduit à l'impossibilité de faire coïncider la traduction à la fois à la langue et aux idées de l'original, l'adéquation à la langue risquant d'occulter les idées, l'adéquation aux idées amenant à renoncer au strict respect des formes initiales.*" (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 69). De son côté, F. Israël met l'accent sur ce qu'il faut préserver dans le processus de la traduction: "*[...] si la partie linguistique de l'opération est la plus manifeste, elle n'est guère pour autant la plus importante et ne saurait constituer à elle seule l'objet du transfert. Le plus souvent, le destinataire n'a cure du fonctionnement linguistique de l'original et ce qui l'intéresse est moins ce que dit la langue que ce qui est dit par son truchement. Ainsi, même en littérature ou dans d'autres cas où la forme est primordiale, la langue reste un moyen, le vecteur de la pensée ou de l'effet, et non une fin en soi. Il importe, quel que soit le type de discours, de bien faire la distinction entre la matérialité de la forme et sa fonction: seules les valeurs notionnelles ou émotionnelles dont elle peut être porteuse sont à préserver et non la forme elle-même, ou ce que dit la langue ou ce qui se rattache au fonctionnement normal du système.*" (Israël, in Recueil d'articles en traductologie, 1987-1999).

Puisque le but de la traduction est de transmettre un même sens avec des moyens linguistiques différents, le traducteur remplit une double fonction: récepteur d'un discours formulé dans une langue et émetteur d'un nouveau discours formulé dans une autre langue. Cette double fonction détermine deux types d'adéquations qui définissent le schéma idéal de la traduction. Dans un premier temps, le traducteur, en tant que lecteur, doit mobiliser les connaissances nécessaires pour saisir le vouloir dire de l'auteur; c'est la première adéquation de fidélité: le traducteur doit être fidèle à ce que veut dire l'auteur. Dans un deuxième temps, le traducteur devient émetteur d'un nouveau texte pour un récepteur qui ne comprend pas la langue de l'émetteur original: le sens compris par le traducteur se transforme à son tour en un vouloir dire pour le formuler avec les moyens de l'autre langue. Mais, le destinataire à qui est adressé ce vouloir dire doit comprendre la même chose que celui qui comprend la langue de l'émetteur original. Ceci introduit la deuxième adéquation qui exige la fidélité en

traduction: restituer dans la langue d'arrivée le vouloir dire tel qu'il a été voulu par l'auteur. Pour ce faire, le traducteur doit tenir compte du savoir partagé et des habitudes langagières de la communauté linguistique d'accueil. La fidélité en traduction est donc une fidélité au sens et à l'effet voulu par l'auteur, mais elle est définie en fonction de ces deux rapports fondamentaux: en tant que récepteur le traducteur doit être fidèle au vouloir dire de l'auteur, et en tant qu'émetteur il doit être fidèle à son destinataire. Ainsi, le sens compris par le destinataire de la traduction correspondra au sens compris par le destinataire du texte original. L'exemple suivant illustre bien ce propos. Dans "La Peau de chagrin", le facteur fantastique et mythique est omniprésent, c'est même une des caractéristiques de ce roman de Balzac. Il est donc important que le traducteur préserve cet aspect. Pour décrire le gardien du tripot dans lequel Raphaël va entrer, Balzac a utilisé le mot "Cerbère", une allusion à la mythologie grecque: "*Si le jeune homme avait contemplé ce triste Cerbère, peut-être se serait-il dit: "Il n'y a plus qu'un jeu de cartes dans ce cœur-là!"*" (Balzac:58). Voyons d'abord la traduction de NGUYEN Van Vinh. Il a traduit "ce triste Cerbère" par "*cái ông thần giữ cửa sòng ấy*" (NGUYEN Van Vinh:14) /traduction linguistique : ce "génie" gardien de la porte du tripot/. Pour nous, c'est une traduction très réussie: l'expression est tout à fait vietnamienne, le traducteur a non seulement respecté le style de l'auteur mais aussi transmis la totalité de l'effet suggéré dans l'original. En effet, en vietnamien, "*ông thần*" /le "génie"/ désigne un personnage mythique très redoutable. Quant à TRONG Duc, il a traduit "ce triste Cerbère" par "*lão canh cửa thiếu nã đó*" (TRONG Duc:17) /traduction linguistique: ce gardien lamentable/. On déplore que l'aspect mythique ne soit pas préservé et que l'image d'un gardien intraitable, redoutable ait complètement disparu dans la traduction ! Il est inutile de dire que ce n'est pas une traduction fidèle.

Il nous semble utile de rappeler ici une recommandation de F. Israël à propos de ce qu'il faut faire pour assurer la fidélité en traduction littéraire: "*La préservation de l'intégrité de l'œuvre passe par le respect d'un certain nombre d'invariants pour la plupart non linguistiques. Il est essentiel, rappelons-le, que le texte conserve son statut littéraire, son caractère esthétique, et que l'effet produit par l'union du sens et de la forme soit, avant toute autre considération, le but ultime du transfert. Il importe aussi de ne pas toucher aux macro propositions que sont l'intrigue, le motif, le thème ou la structure afin que l'absence d'identité formelle compromette le moins possible l'équivalence de sens.*" (Israël, 1990 : 28) On peut citer un contre-exemple trouvé chez NGUYEN Van Vinh: dans sa traduction, il a coupé plusieurs pages de l'original où Balzac fait de longues descriptions de la scène chez l'antiquaire. Il n'a pas respecté le style de Balzac, il a donc fait violence à l'intégrité de la forme et de l'œuvre elle-même.

A propos de fidélité dans la traduction de la culture proprement dite, il faut noter qu'une évaluation de l'importance du rôle de la référence culturelle dans le texte original (c'est important ou pas important?) est indispensable pour bien trouver une solution judicieuse dans chaque cas. Par exemple: dans la phrase "*En ce moment vous pourrez admirer un véritable joueur, un joueur qui n'a pas mangé, dormi, vécu, pensé, tant il était rudement flagellé par le fouet de sa martingale, tant il souffrait travaillé par le prurit d'un coup de trente et quarante.*", la proposition "*tant il souffrait travaillé par le prurit d'un coup de*

trente et quarante” a été traduite par “*vì bị cơn ngứa ngáy của một nước bạc nó giày vò*” (TRONG Duc:18) /traduction linguistique: *torturé par la démangeaison d'un jeu d'argent*/. Pour nous cette traduction est tout à fait satisfaisante, elle a restitué en vietnamien tout l'effet voulu par l'auteur. Mais le traducteur, travaillé peut-être par le manque de correspondance, a ajouté une note de bas de pas: “*Nguyễn văn nước bài ba mươi và bốn mươi, một lối chơi bài lá tính số điểm*” (TRONG Duc:18) /traduction linguistique: *Dans l'original, Trente et quarante, un jeu de cartes noté*/. On peut se demander ce que cette note ajoute à la compréhension du texte. Selon nous, le traducteur a ici, d'une part, sous-évalué la capacité des lecteurs de tenir compte du contexte pour surmonter une ignorance ponctuelle et d'autre part, surévalué, par rapport à l'importance de ce jeu dans le passage, la nécessité d'explicitier.

Nous voudrions conclure cette partie sur les points suivants:

- Il faut préciser la nature de la fidélité en traduction: fidélité au sens du discours et à l'effet voulu par l'auteur. Pour ce faire, il faut que le traducteur associe son savoir linguistique à son savoir extralinguistique, qu'il tienne compte du profil de son propre lecteur et de ses habitudes langagières.
- La transmission de la culture, au même titre que celle des événements, de l'intrigue, etc., est un des devoirs primordiaux du traducteur. Une bonne évaluation de l'importance de la réalité culturelle évoquée dans le texte original lui permettra de bien remplir sa tâche en explicitant dans le texte même, certaines notions opaques dont la compréhension est nécessaire pour suivre le récit.

Conclusion

Dans ce développement du chapitre 5 de notre thèse, nous avons montré l'intérêt que représente la Théorie interprétative de la traduction pour le transfert du culturel. Par des exemples tirés du corpus, examinés à la lumière de cette théorie, nous avons prouvé que les difficultés d'ordre culturel sont difficiles mais pas intraduisibles.

L'analyse du processus de la traduction faite par les auteurs de la Théorie interprétative de la traduction a permis de démontrer que ce processus se divise en trois phases compréhension, déverbalisation et réexpression, et que traduire signifie comprendre et réexprimer. Cette analyse a également permis de dégager l'invariant en traduction, le sens, et d'en décrire la nature: le sens est la synthèse non-verbale produite par la compréhension à partir d'éléments linguistiques et extralinguistiques. La nature non-verbale du sens explique que la traduction est possible entre toutes les langues, qu'elles soient ou non apparentées.

Nous avons vu que c'est le sens qui est l'enjeu de la traduction et non les langues; le rapport entre le texte original et la traduction n'est pas un rapport linguistique mais un rapport de sens. La fidélité en traduction est une fidélité au sens global et non aux mots, c'est-à-dire l'identité entre le texte original et la traduction est une identité de sens et d'effet produit, ce n'est pas une identité au niveau des langues.

Le résultat de la traduction est fonction d'une fusion entre les apports linguistiques par le texte à traduire et les apports extra-linguistiques par le

traducteur lui-même. Par conséquent, il incombe au traducteur d'associer aux apports linguistiques des compléments cognitifs pour comprendre lui-même le facteur culturel impliqué dans le texte à traduire. Et pour la phase de réexpression, il doit s'appuyer sur le savoir qu'il partage avec son propre lecteur, il doit prévoir ce qui n'est pas accessible à ce dernier afin de trouver dans la langue d'arrivée, des moyens adéquats pour expliciter raisonnablement ce qui était suffisamment implicite pour le premier lecteur de l'original./.

Références

A. Ouvrages sur la traductologie

- Ballard, M. (ed), 1984. *La traduction : de la théorie à la didactique*, Presses Universitaires de Lille.
- Barthes, R., 1964. *Essais Critiques*, Seuil.
- Berman, A., 1984. *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.
- Cary, E., 1963. *Les grands traducteurs français*, Genève, Librairie de l'Université, Georg.
- Cary, E., 1986. *Comment faut-il traduire?*, (cours de 1958), Presses universitaires de Lille.
- Catford, J.C., 1965. *A Linguistic Theory of Translation*, Oxford University Press.
- Cordonnier, J.-L., 1995. *Traduction et culture*, Coll. LAL, Paris, Hatier/Didier.
- Delisle, J., 1985. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Durieux, C., 1988. *Fondement didactique de la traduction technique*, Paris, Didier Erudition.
- Israel, F. et Lederer M. (ed), 1991. *La liberté en traduction*, Paris, Didier Erudition.
- Laplace, C., 1994. *Théorie du langage et théorie de la traduction les concepts clefs de trois auteurs, Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Paris, Didier Erudition.
- Larose, R., 1989. *Théories contemporaines de la traduction*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Lederer, M., 1981. *La traduction simultanée - expérience et théorie*, Paris, Minard Lettres Modernes.
- Lederer, M., 1984. *Interpréter pour traduire*, (en collaboration avec D. Seleskovitch), Paris, Didier Erudition, (3^{ème} édition - revue et corrigée, 1993).
- Lederer, M., 1989. *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, (en collaboration avec D. Seleskovitch), Paris, Didier Erudition.
- Lederer, M., (ed), 1990. *Etudes traductologiques*, Paris, Minard Lettres Modernes.
- Lederer, M., 1994. *La Traduction aujourd'hui - le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.
- Mounin, G., 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

Nguyễn Văn Dân, 2000. “Lại bàn về ba chữ Tín - Đạt - Nhã trong dịch thuật”, in *Văn học nước ngoài*, 10/2000, p. 30. (“Discussion des trois notions FIDELITE - CLARTE - ELEGANCE en traduction”, in *Littérature étrangère*, 10/2000, p. 30.)

Nida, E. et Taber, C., 1969. *The Theory and Practice of Translation*, Leiden E.J. Brill.

Pergnier, M., 1978, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1993, P.U.L. Lille.

Séleskovitch, D., 1975. *Langage, Langues et Mémoire, Etude de la prise de notes en consécutive*, Paris, Minard Lettres Modernes.

Séleskovitch, D., 1981. «Introduction. Pourquoi un colloque sur la compréhension du langage», In *Actes du colloque Comprendre le langage*, Paris, Didier Erudition, pp. 9-15.

Séleskovitch, D., 1983. *L'interprète dans les conférences internationales, problèmes de langage et de communication*, Paris, 2^{ème} édition, Minard Lettres Modernes.

Séleskovitch, D., 1984. *Interpréter pour traduire*, (en collaboration avec M. Lederer), Paris, Didier Erudition, (3^{ème} édition - revue et corrigée, 1993).

Séleskovitch, D., 1989. *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, (en collaboration avec M. Lederer), Paris, Didier Erudition.

B. Ouvrages sur la culture

Ladmiral, L.R. et Lipiansky, E.M., 1995. *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.

Migueluez, R., 1977. *La comparaison interculturelle: logique et méthodologie d'un usage empiriste de la comparaison*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal.

Sartre, J.-P., 1985. *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard.

C. Corpus

De Balzac, H., 1831. *La Peau de chagrin*, in De Balzac H., *La comédie humaine - Bibliothèque de la Pléiade*, Tome X - Etudes philosophiques, Paris, Gallimard, 1979, pp. 5-294.

Nguyễn Văn Vĩnh, 1928. *Miếng da lừa*, dịch từ nguyên tác, Hà Nội, Editions du Trung-bắc Tân-văn.

Trọng Đức, 1973. *Miếng da lừa*, dịch từ nguyên bản tiếng Pháp, Hà Nội, Nxb Văn học.